

Voilà presque trois années que la mort me passionne. Je ne parle pas là de la passion dans son acception générale, c'est à dire d'un passe temps dans lequel je m'éprouve, qui m'apporte satisfaction et qui me permet d'améliorer une de mes compétences. Je choisis ce terme parce que cette notion et les nombreuses pensées qui en ont découlées, ont un jour frappé mon esprit, sans prévenir. Depuis, elles ne m'ont plus quittées. Evidemment il s'agissait de pensées fort déplaisantes, évidemment, j'ai tout de suite voulu m'en débarrasser. Et aujourd'hui, je réalise que de ce fardeau, porté pendant de si longs mois, il a résulté l'apprentissage le plus riche que j'ai connu.

La rencontre.

Tout a commencé un jour de lycée, j'étais en terminale. Je discutais avec une autre élève, musulmane. Je ne me souviens plus comment, mais, j'en suis venue à lui poser une question sur sa religion - il n'y avait là rien de mauvais : ne partageant pas cette confession, plus encore, étant athée et n'ayant jamais été proche de quelque Dieu que ce soit, j'avais envie d'apprendre. Finalement, je ne pourrais vous donner ni la question que j'ai formulé, ni la réponse que j'ai obtenu. Ce dont je me rappelle bien mieux en revanche, c'est ce que Iman a ajouté : "Toi, en quoi est-ce que tu crois ?". Le plus spontanément du monde, sans réfléchir, presque par réflexe, je lui ai répondu : "En rien". Elle m'a alors regardée, pleine d'interrogations, et avec un regard presque de pitié. Elle a dit : "Je ne sais pas comment tu fais". Fin de la discussion. La journée a poursuivi son cours et le soir, une fois dans mon confortable lit, parfaitement installée, et prête à passer une aussi agréable nuit de sommeil que d'habitude, j'ai fermé les yeux. J'arrivais au moment que je préfère : depuis petite, j'ai une imagination absolument débordante et la nuit m'a toujours offert un instant incroyablement propice à créer de nombreuses histoires dont j'étais évidemment toujours le héros. Mais cette nuit là, quelque chose a brouillé mes pensées, quelques mots en fait. Les voici : "Je ne sais pas comment tu fais".

L'expérience.

S'en est alors suivi une étrange réflexion. J'ai d'abord pensé au sens véritable de cette phrase, et il s'est avéré très simple a débusqué. Il fallait en effet comprendre : je ne sais pas comment tu fais pour une imaginer que la vie a véritablement une fin ; qu'à un moment donné il ne reste plus de trace de ce que nous sommes, en tant qu'individu ; que ce qu'on pourrait appeler l'âme, ne survit pas ; que la mort n'est autre qu'un néant. A ce moment là, pour la première fois, j'ai expérimenté un sentiment beaucoup plus puissant que ce que j'avais pu jamais concevoir : l'angoisse. Cette angoisse, je l'ai ressentie à l'occasion de toutes les nuits qui ont suivi. Elle était de plus en plus intense, de plus en plus persistante, tant est si bien qu'elle a fini par m'envahir le jour. A mesure que je pensais à ma conception propre de la mort, j'étais absolument perdue. Il est même arrivé un instant où je ne comprenais plus l'intérêt de la vie, non pas que j'avais des idées suicidaire. Je m'explique : il me semblait que le néant de la mort était une forme de norme, et que la vie, elle, étrangeté à laquelle j'étais si attachée, n'était qu'une exception ayant le don de faire réaliser à quel point la mort était terrible, avant d'y retourner, "à l'état de poussière" comme on dit.

Cauchemard.

Je suis partie d'une idée : je n'ai pas de Dieu. Ainsi, ma conception de la mort était initialement on ne peut plus simple. Quand on meurt, le corps disparaît, et "l'âme" aussi. J'ai en effet le sentiment que l'âme et le corps ne sont pas deux entités sécables mais que l'âme résulte du corps. Sinon, il m'aurait paru évident que toute hypothèse surnaturelle était envisageable, or, je n'y croyais pas le moins du monde. En plus, je savais que l'alimentation pouvoir avoir un impact sur notre humeur. C'est cette donnée qui m'a fait penser que corps et âmes sont bien trop liés pour que l'âme survive-t-au corps. Ce qui à mon sens n'est pas si terrible car j'estime le corps aussi important et source de richesse que l'âme.

Dès lors, il était déjà franchement peu envisageable que je crois en un Dieu. J'ai été confrontée à une situation fort dérangement : le néant m'attends, moi, et tous autant que nous sommes. Cet instant de ma réflexion a été marqué par une exaltation de l'angoisse qui me hantait. Et, oui, au delà de ma propre

mort, ce qui me terrifiait par dessus tout, c'était maintenant l'idée que toute forme de vie était vouée à disparaître pour l'éternité - ce qui, au demeurant, supprimait aussi d'office l'axe de la réincarnation.

Très simplement, je trouvais tout cela injuste, affreusement dérangeant et impossible à intégrer. Un jour un homme à dit "Il faut toute une vie pour se préparer à mourir". Je n'étais pas d'accord ! La mort était tellement une aberration face la vie, qu'il me semblait par nature invraisemblable, en tant que vivant, de l'accepter. Et puis, j'ai alors jaloué les croyants. Je me suis dite mais, certes "je ne sais pas comment je fais" mais comment eux font-ils donc ?

Il m'a alors semblé évident que la croyance résultait de l'éducation. En effet, toute ma famille est athée. Plus encore, mes deux grands mères, une de mes tantes, mon grand père et même mère - qui ne le manifeste pas parce qu'elle fuit cette idée - sont terrorisées à l'idée de la mort.

J'ai alors vu deux grandes lignées : ceux qui croient et ceux qui ne croient pas. Dans l'histoire, il m'a semblé que ceux qui croient sont les plus nombreux. Dès l'Antiquité en effet, les Dieux étaient partout. Aujourd'hui, il n'en est généralement plus qu'un seul, mais il est toujours fort présent.

En outre, il a été démontré qu'une croyance, par définition, ne se souciait guère d'avoir un fondement. Voilà comment ils font pour croire. Toujours est-il que moi, je ne crois pas.

Du courage d'être athée.

Il me semble que ce sont les apports scientifiques qui ont remis en cause, pour une partie d'entre nous, la foi. Cela ne semble pas complètement idiot : nous vivons sur une planète, dans un système solaire, dans une galaxie. Nous savons de quoi est faite la Terre, aussi profond que nous ayons creusé, aussi loin que nous ayons cherché, n'ont n'avons jamais pu imiter Orphée ou Ulysse. De même, nous avons appris à voler, puis à sortir de la Terre, nous n'avons pas trouvé de "paradis" pour autant. En outre, imaginer un Dieu, voir des Dieux, revient à concevoir que nous sommes dirigés par des entités pensantes. Comme nous. Or, d'où viennent ces entités ? De nouveaux Dieux ? Difficile d'adhérer à une croyance sans qu'elle ne nous accompagne, comme une évidence, depuis toujours.

Je me souviens que pour ma mère, il était ainsi complètement impossible qu'un Dieu existe et elle trouvait les croyants d'aujourd'hui d'une lâcheté totale, partant, les non croyants étaient courageux.

J'ai eu ainsi un première réponse, avoir à l'esprit que le bonheur de ressentir la douceur de l'air sur notre langue, pouvoir ressentir le froid piquant d'un objet métallique, la chaleur du soleil sur notre peau, ou la délicatesse de la pluie sur notre visage ; sentir aussi l'odeur aussi riche que rafraîchissante d'une forêt, le n°5 de Chanel que porte ma mère, l'Habit rouge de ma grand-mère, l'odeur de l'océan sur mon père, celle, naturelle mais délicieuse de l'homme que j'aime, mais aussi sentir l'odeur d'un gâteau au four, ou des ingrédients que l'on prépare pour un plat à l'italienne ; pouvoir observer les montagnes, le ciel bleu ou étoilé, l'océan déchaîné ou de petits êtres curieux ; pouvoir se laisser envoûter par les arômes d'un vin de mon grand-père ou d'un thon péché le matin même et cuit au barbecue avec huile d'olive et sel fin par un commerçant au Maroc ; pouvoir se délecter de l'Hiver de Vivaldi, du solo de Glenn Frey dans Hotel California, ou danser sur du Django Reinhardt ; mais encore être heureux, rire, aimer, jouir, apprendre, mais aussi avoir la haine, être en colère, avoir peur... avoir à l'esprit que ce trésor s'éteindra, c'était donc une forme de courage. Uhm.

Le mal d'une époque.

Depuis petite, j'ai eu la sensation, que je pensais d'abord magique, de voir partout quelque chose que j'apprenais. L'exemple le plus frappant étant lorsque l'on apprend à lire. Mais c'était souvent des éléments plus subtiles : par exemple, lorsque j'apprenais un mot, je l'entendais ensuite partout. Il en a été de même avec la peur de la mort : à mesure que le temps passait, j'avais l'impression qu'elle effrayait tout le monde : vieillards, scientifiques, humoristes, youtubeurs, artistes, chanteurs, amis, famille, ... mais plus que tout, je me suis aperçue que ceux de ma génération qui étaient les plus apeurés, et j'entends par là, ceux de ma génération vivant dans des conditions au moins aussi confortables que les miennes. Je crois que cela s'explique par, tout d'abord les progrès de la science, comme je le disais, mais aussi par le fait

qu'aujourd'hui, on ne survit plus, on apprécie. Aujourd'hui, la mort est une perte. Il n'est plus question que de plaisir : divertissement à outrance, satisfaction instantanées de nos désirs - livraisons à domiciles express, communication instantanée depuis n'importe où, avec n'importe qui et n'importe comment. Les plus grands malheurs sont ceux d'une probable difficile intégration à la société. Alors bon, on sort la tête de cette bulle où tous nos désirs, ou presque, sont des ordres et on pleure.

Cela est coordonnée avec le basculement de l'attention portée au groupe vers l'accomplissement de l'individu. Il est plus facile d'accepter la mort si elle ne touche qu'un membre d'un corps plus grand, et d'autant plus s'il y a trop à faire pour y penser.

Dernière hypothèse, je crois que la mort n'est pas si terribles pour les plus malheureux, puisqu'une absence de toute chose peut parfois sembler plus douce qu'une vie insupportable.

Retour à la case départ... vous cherchiez la définition du mot absurde ?

Me voilà donc à nouveau avec mon lit et mes angoisses, cette brûlure au creux de mon abdomen, ce déséquilibre, cette difficulté à respirer. Me voilà toujours sans croyance et en ayant seulement compris la source de ma peur.

J'ai alors continué à chercher, puis j'ai trouvé de quoi être encore plus terrifiée. Certainement que tout était voués à disparaître, même l'univers, ensemble dans lequel il est si difficile de se situer. Observatrice d'un monde si étonnant, je me sentais maintenant minuscule. "Terrien, juste une poussière, dans un système solaire, une chose mystérieuse" chante M.

Alors j'ai pensé à un problème de taille, littéralement. Qu'est-ce qu'être petit ? Qu'est-ce qu'être grand ? Vous voyez le générique des Simpsons ?

En tentant d'essayer de concevoir le monde comme des poupées russes, j'ai encore été frappé d'un non-sens absolu. Je disais que je ne pouvais croire en Dieu, celui-ci, ayant forcément aussi une origine, mais en fait, c'est exactement la même chose avec l'univers. Su-per. Impasse.

J'ai alors changer d'axe, le temps. La mort s'inscrit dans un timing, elle vient après la vie... mais techniquement, elle vient aussi avant la vie ? Voilà comment je suis arrivée à avoir peur de ce qui m'a précédé. A ce stade, ça devient ironique.

Libération.

J'ai finalement trouvé satisfaction dans une idée bien simple : je n'avais pas peur de la mort, mais de l'idée cauchemardesque que je m'en faisait. Elle n'a pas plus de sens que la vie, ni plus lieu d'être.

Je crois que tout n'a aucun sens. Que tout n'a aucune logique parce que quand bien même, nombreux sont les phénomènes à pouvoir être expliqués, toute science se heurte forcément à une limite. Je ne crois en rien, je crois surtout que rien impossible, parce que la vie est absurdité telle, elle résulte d'un concours de circonstance si fort que je pense que finalement, le champ des possible est illimité : dans le temps, comme dans l'espace.

Après une fête, allongés sur le sol d'un garage à côté des déchets hyper alcoolisées qu'une amie et moi avions aidées, nous avons toute les deux discuté de cette peur qui me hante. Je dis "me", parce que elle, n'avait pas peur. Elle m'a dit qu'elle était persuadée que tout est un ensemble. J'ai pensé ses paroles stupides... avant de les trouver brillantes. J'avais peur en voyant tout comme un vide. Mais la mort n'est en fait pas une insulte à la vie, c'est le néant qui l'est. Or, tout ce que je sais, c'est que le néant est la seule chose qui n'est pas. Ce qui est, c'est tout le reste et je crois que ce reste est voué à prendre tant de formes. C'est là mon idée de l'éternité. Une éternité incroyablement satisfaisante parce qu'elle ne sera jamais un ennui.

La seule peur qui demeure est celle de l'inconnu, mais l'inconnu s'avère bien souvent réjouissante.

Le sens de la vie.

Retour sur Terre, je crois que tout est affaire d'expériences. D'expériences sensuelles, émotionnelles, pratiques. C'est là tout l'intérêt.

J'espère que mes idées vous auront convaincu, ou au moins inspiré. En tout cas, moi, je ne désire qu'une chose : en prendre plein la vue, avant que le décor ne change.

Alors Iman, voilà ce en quoi je crois : "Rien ne se perd, rien ne se crée, ...".